

17^e Symposium suisse pour traducteur·ices littéraires 2025

Écrire au singulier pluriel. Comment la traduction (nous) relie ?

Une anecdote : traduire pour séparer ?

J'aimerais commencer par une anecdote. On dit que dans les années 1970, Ivan Ivanovitch Bodiul, premier secrétaire du parti communiste moldave, lorsqu'il rencontra son homologue roumain, Nicolae Ceaușescu, se faisait accompagner par un ou une traducteurice, et ce alors même que les deux hommes parlaient la *même* langue (la langue de Moldavie étant également le roumain). Je ne sais pas si cette anecdote est vraie, et j'ignore également, à supposer qu'elle le soit, comment la personne chargée de traduire s'en est sortie. A-t-elle répété ce que tour à tour chacun des deux hommes disait ? — « Je suis heureux de vous rencontrer », — « Je suis heureux de vous rencontrer », — « Tout le plaisir est pour moi », — « Tout le plaisir est pour moi »... Ou a-t-elle varié au risque d'un dialogue inintelligible ? — « Je suis heureux de vous rencontrer », — « C'est un honneur de faire votre connaissance », — « Tout le plaisir est pour moi », — « Je suis ravi également »...

Au-delà de la véracité ou de la fausseté de l'anecdote, au-delà aussi de son comique (j'imagine qu'elle ne devait pas être drôle pour la personne qui traduisait et dont l'histoire n'a pas retenu le nom), elle me semble éloquente par deux aspects. Le premier est que même la traduction non littéraire, celle apparemment vouée qu'à la communication, n'est pas exclusivement destinée à dépasser une limite (celle d'une langue ou celle de la compréhension) ; elle peut aussi, au contraire, la marquer voire l'établir. En se faisant accompagner par un·e traducteurice, Bodiul trace une frontière entre lui et son homologue, il rétablit le dissensus et le rapport de force que la communauté linguistique tendait à masquer. C'est d'ailleurs ce qui peut expliquer historiquement cette curieuse scène ; l'URSS s'appliquait alors, pour des raisons de politique d'identité nationale à démontrer que la langue de Moldavie n'était, envers et contre l'expérience de ses locuteurices, pas du roumain, mais bien une langue indépendante, le « moldave ». Et quelle manière plus efficace pour le prouver que d'avoir « besoin » d'une traductrice ou d'un traducteur ? Ici, la traduction *crée* la différence des langues. Elle 'rehabélise' une situation linguistique transparente. Bodiul et Ceaușescu peuvent ainsi déranger un internationalisme manifestement pas si désirable et font dire à la traduction un slogan perverti du mouvement qu'ils affirment incarner : « autocrates de tous les pays, ne nous unissons pas trop ».

Mais j'aimerais insister sur un deuxième aspect, qui me permettra d'introduire la question que je vais aborder avec vous. En effet, une particularité de cette anecdote, qui participe à la rendre comique, c'est l'indifférence complète avec laquelle elle traite à la fois le résultat de la traduction et la pratique de la traducteurice. La traducteurice, son savoir-faire et sa créativité *ne servent à rien*, et le résultat, ce qu'elle dit, quel qu'il soit, est d'emblée *inutile*. Mais ce qui est exhibé, c'est la *relation* — le cas échéant une relation de mise à distance, de divergence voire d'affront — que la traduction institue ici.

1. Traduction : relation

Je viens d'évoquer trois sens différents que recouvre le mot « traduction ». Lorsque nous disons « traduction », nous parlons en effet, souvent de manière indifférenciée ou fluctuante, de trois aspects distincts :

- (a) Premièrement d'une *pratique* d'écriture, celle de la traductrice ou du traducteur. Je peux dire qu'il est « difficile de vivre de la traduction » ou d'un « soutien à la traduction ». Je vise ici le travail d'écriture des traducteurice, et « traduction » est synonyme de « traduire ».
- (b) Deuxièmement, « traduction » désigne le *résultat* de cette pratique. Lorsqu'on dit « je lis une traduction », on désigne bien le texte, un résultat et non un processus d'écriture.

Ces deux dimension la *pratique* et le *texte*, sont celles par lesquelles on aborde habituellement la traduction. Mais il existe encore une troisième dimension :

- (c) La traduction est une *relation* entre des textes, des langues et des cultures. Lorsque je dis que je lis une « traduction », je dis certes que le texte est le résultat d'une pratique d'écriture ; mais j'indique aussi qu'il entretient avec un autre texte, souvent absent et inaccessible, une *relation* particulière, elle aussi créée par la traducteurice.

La traduction est toujours aussi une relation. Cet aspect, même s'il ne constitue pas l'angle à partir duquel on aborde généralement la traduction, est en réalité essentiel et omniprésent.

Sur un plan *lexical*, il apparaît dans quasiment toutes les métaphores qui désignent la traduction. A commencer par la métaphore lexicalisée « traduction », « translation », « Übersetzung »... Les images usuelles (et vaguement maritales) de la « fidélité » et de la « trahison, » celles, spatiales, du « passage », du « pont », du « franchissement », de « l'écart », du « transport », de la « traversée », de la « source » et de la « cible », du « départ » et de « l'arrivée », de la « proximité » ou de « l'éloignement », ces images sont toutes relationnelles ; comme le sont aussi les métaphores moins convenues que j'ai glanées ici ou là : la « jointure », « l'écho », le « seuil », le « métissage », le « deuil », ou le « dialogue ».

Sur un plan plus *conceptuel*, la relation se retrouve dans les notions les plus courantes : l'étranger, l'étrangeté ou au contraire le propre et l'appropriation, l'altérité, la différence et l'identité, la répétition, le concept même de Relation (avec une majuscule chez Edouard Glissant), la comparaison, la justesse, la violence (récemment thématifiée par Tiphaine Samoyault), l'équivalence, et une kyrielle de concepts avec le préfixe « entre », comme entre-deux, entrelacs, entretien, etc. Penser la traduction, c'est aussi penser la relation — ou pour le dire avec Antoine Berman par un beau florilège de lexique relationnel : « l'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n'est rien¹ ».

¹ Antoine Berman, *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique: Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Gallimard, Paris, 1984, p. 16.

Puisque la traduction est relation, il n'est pas étonnant que des champs de réflexion contemporains, portant justement sur des phénomènes relationnels, se soient emparés de la traduction comme concept heuristique ou comme pratique. C'est le cas des études postcoloniales et des recherches queeres, et plus généralement de l'ensemble des démarches critiques qui interrogent et compliquent l'apparente universalité des concepts occidentaux (et leur monolinguisme !) à l'aune des pensées et des attentions minorisées. La traduction joue également un rôle dans les travaux portant sur nos rapports au vivant et à l'écologie : elle est omniprésente, par exemple, chez Vinciane Despret qui imagine une discipline scientifique à venir, la « thérolinguistique », qui sera l'étude et la *traduction* des « productions écrites par des animaux ». Baptiste Morizot, dans un livre intitulé *Manières d'être vivant*, propose une réflexion sur la traduction et l'intraduisible pour qualifier et comprendre sa pratique du pistage et sa relation aux animaux non humains, en particulier le loup.

2. Traduction : le contraire d'une langue

Mais comment caractériser alors la relation traductive sans la considérer d'emblée sous le prisme soit de la pratique, soit du texte — la considérer d'abord pour elle-même ? Quel pourrait être le point de départ ?

Ce point de départ, je l'ai trouvé dans un constat récent de Tiphaine Samoyault :

La traduction n'est pas une langue. C'est même le contraire d'une langue, puisque c'est une opération ou une pratique qui engage au moins deux langues, parfois et même souvent plus que deux langues.²

Le constat pourtant simple que « la traduction n'est pas une langue », voire qu'elle en est le « contraire », est vertigineux. Il implique en effet ceci : la traduction est *hétérogène* aux discours qui la pensent. Ou réciproquement, un discours cherchant à penser la traduction, doit penser également la *contrariété* linguistique de son objet : *la traduction est un événement des langues intraitablement rebelle à une langue*.

On connaît cette formidable faculté de la langue à parler d'elle-même. Je peux dire que je dis, je peux reformuler, citer, commenter, corriger, rétracter, préciser, définir, bref, je peux toujours et sans que cela ne pose problème, sans créer de rupture dans le système de la langue (je suis en train de le faire à l'instant), simultanément dire et faire de mon discours *l'objet* de ce que je dis. La langue a cette formidable particularité de pouvoir s'enrouler autour d'elle-même pour dire *et pour se dire*. Une langue, quelles que soient les failles et la complexité de ce processus, peut ainsi *accéder* à elle-même.

Mais tout semble changer lorsqu'on parle de plusieurs langues, de leur traduction, et c'est peut-être pour cela qu'il est juste de dire que la traduction est le « contraire d'une langue ». Lorsqu'il est question

² Tiphaine Samoyault, « Entre les langues: traduction et créolisation en Europe », conférence donnée dans le cadre du colloque de rentrée du Collège de France sur le thème *Inventer l'Europe*, 21 octobre 2021. Voir aussi *Traduction et violence*, Paris, Seuil, 2020, p. 15.

de traduction ou de relation *des* langues (au pluriel), la capacité *d'une* langue (au singulier) à qualifier la pluralité fait défaut. La langue peut disposer d'elle-même, mais *les* langues lui sont *indisponibles*.

Cela semble abstrait, mais je crois qu'il s'agit d'une expérience très ordinaire pour un·e traducteurice. Vous les connaissez certainement, ces moments d'embarras, quand les mots manquent non pas pour traduire, mais pour comprendre ou expliquer comment tel ou tel mot, telle tournure, tel rythme et telle musique de la traduction, traduisent *effectivement*. La traduction a beau être évidente, *il n'y a pas de langue* pour désigner et qualifier cette évidence. En effet, si je traduis de l'allemand vers le français, dans quelle langue surplombante pourrais-je dire que ceci traduit effectivement cela ? En français ? En allemand ? Je peux bien expliquer la ressemblance ou la dissemblance de « Sehnsucht » et de « nostalgie », de « Glück », et de « bonheur », mais je le ferai dans une des langues impliquées, et mon explication sera donc elle-même à son tour traduisante et linguistiquement partielle.

Pire encore : plus la traduction nous paraît évidente, et moins elle est qualifiable. Il est difficile de traduire « Kopfkino », l'onomatopée « klirren », le faux ami « irritieren ». Oui, difficile de les traduire, mais il est assez facile de parler de cette difficulté. En revanche, petite expérience : prenez quelques secondes pour formuler la relation entre l'allemand « Gong », le français « gong » et l'anglais « gong ». — Vous le sentez, le langage vous échapper ?

La traduction est le contraire d'une langue, c'est-à-dire qu'il manque la langue pour dire la relation des langues. La question *comment dire ?* n'est pas seulement celle que se pose les traducteurices pour résoudre ponctuellement telle ou telle difficulté. Elle est inscrite au cœur de la traduction elle-même, et elle apparaît avec une évidence désarmante dans les situations de traduction les plus ordinaires. Quand j'essaie de dire la relation entre l'allemand « Gong », le français « gong », l'anglais « gong », je sens mon corps, ma langue, mon palais, ma glotte, la myriade de nuances et d'intonations, je sens l'embarras des images, des sens, des sons et des contextes, je sens la relation, la traduction *résister* à la qualification.

Si la relation inventée par la traduction est structurellement inqualifiable, littéralement *sprach-los*, elle a aussi, *pourtant* des effets. Peut-être disposez-vous, comme moi, d'une petite encyclopédie subjective des mots marqués ou affectés par leur relation et leur traduction dans une autre langue. De manière un peu anecdotique, pour moi, c'est depuis mon enfance le cas de la « bergamote » que je ne peux pas, au gré d'une traduction et d'une étymologie fabulée, imaginer sans penser à la montagne en allemand, « Berg ». Ou encore, depuis que j'ai appris qu'une rallonge de table se dit en anglais « a leaf », qui m'évoque surtout la feuille d'un arbre, je perçois en français, une sorte d'arborescence secrète dans chaque table comportant une rallonge. C'est précieux, car pour moi, non seulement une table qui ne serait pas en bois est désormais une aberration, mais aussi parce que je perçois, codée dans l'objet manufacturé, un droit de retour vers le biotope, ou plutôt le « logotope », le milieu forestier et linguistique, dont il est issu. Je pourrais multiplier les exemples : que je ne sais plus prononcer « gong » depuis que je l'ai lu en allemand et en français chez Rilke, ou que tant de phrases françaises me semblent incomplètes tant le verbe final, celui de l'allemand, m'y manque.

3. Traduction : chancellement

Grâce à Hannah Arendt et à sa traductrice Sylvie Courtine-Denamy, j'ai trouvé un mot pour désigner ce double aspect de la relation traductive, à la fois inqualifiable (car aucune langue ne peut saisir les langues) et effective, susceptible de marquer les langues reliées. Dans une entrée datée de novembre 1950 — il y a de ça presque jour pour jour 75 ans — Arendt exprime la stupéfaction et le vertige induit par la pluralité des langues :

Etant donné que l'objet, qui est là pour soutenir la présentation des choses, peut s'appeler aussi bien « Tisch » que « table », cela indique que quelque chose de l'essence véritable des choses que nous fabriquons et que nous nommons nous échappe. Ce ne sont pas les sens et les possibilités d'illusion qu'ils recèlent qui rendent le monde incertain, [...], mais bien plutôt l'équivocité de sens qui est donnée avec la langue et avant tout avec les langues. Au sein d'une communauté humaine homogène, l'essence de la table est marquée sans équivoque par le mot « table », et pourtant, dès qu'il arrive aux frontières de la communauté, il chancelle.³

Aux yeux d'une penseuse qui a placé la *pluralité* au cœur de sa philosophie politique, il est évident qu'une « communauté humaine homogène » est soit une abstraction creuse, soit un projet totalitaire. Une telle communauté serait non seulement apolitique, mais aussi monolingue au point d'ignorer jusqu'à la possibilité d'autres langues. Dans une sorte de naïveté prébabélique, elle croirait en la vérité transparente et tyrannique de sa langue, comme si elle était immédiatement celle du monde. Le mot « table » dirait la table et aucune faille, aucune étrangeté, aucun « Tisch » ou « table » ne viendrait troubler la conformité suffisante du mot et de la chose. Nulle part, il n'y aurait de traduction. Mais dès qu'il y a pluralité, langues avec un « s », traduction, « Tisch » se soustrait à « table » et à « table », « gong » à « Gong », ma bergamote retrouve des montagnes où elle n'a jamais été, les tables font des branches : et le monde *chancelle*.

Que dire de cette image du « chancellement » ? Que nous donnent à penser Arendt et Courtine-Denamy en qualifiant ainsi l'expérience de la pluralité des langues et de la traduction ?

Je retiens d'abord que le chancellement implique le double aspect de la traduction qui m'a tenu à cœur jusqu'ici, à savoir l'absence d'une langue en surplomb pour qualifier les langues reliées (le « contraire d'une langue » pointé par Tiphaine Samoyault) et le fait qu'elle les marque et les signe (mon gong, ma bergamote ou ma rallonge de table). On ne chancelle pas par le haut ; contrairement à un pont, à un passage, une voie fluviale ou le centre d'une cible, aucun chancellement ne peut être prévu et marqué sur une carte, simplement parce qu'il ne s'agit pas d'une forme de déplacement, mais d'un événement.

³ Hannah Arendt, *Journal de pensée*, Ursula Ludz, et I. Nordmann, I. (éds), trad. Sylvie Courtine-Denamy, S. vol. 1, Seuil, Paris, 2005, p. 56.

On n'est pas face à son chancellement, mais dans ou avec lui, comme on n'est pas face à la langue, mais dans et avec elle.

D'autre part, chanceler n'est pas une « incompétence », mais plutôt une manière de composer avec un savoir jamais acquis. Walter Benjamin, dans son *Enfance berlinoise*, conclut le chapitre « La boîte de lecture » par cette phrase si belle et si nostalgique : « Maintenant je sais marcher ; apprendre, je ne le pourrai plus⁴. » Pourtant, qui marche, chancelle. Chanceler, c'est bien rouvrir la grande aventure de l'apprentissage, le rappel par le corps que nous n'avons jamais fini d'apprendre à marcher... ou à parler, à lire ou à écrire. Pouvoir chanceler, c'est suspendre un instant le savoir (savoir marcher, savoir lire, savoir parler), ignorer encore un peu avant de reprendre autrement position. « Chanceler » a d'ailleurs une étymologie commune avec l'anglais « cancel » : effacer, faire disparaître ou faire manquer, préparer pour recommencer autrement. La traduction et l'expérience qu'une table peut-être un Tisch et une *table* chancelle la langue, elle en efface l'évidence monolingue et nous permet d'apprendre à parler *encore et autrement*.

4. Traduction : reste insaisissable

J'ai trouvé chez Anne Carson, dans sa traduction de Sappho publiée en 2002 sous le titre *If not, Winter*, une des expressions les plus éloquentes et créatives d'une traduction chancelante. Vous connaissez peut-être ce projet : Carson traduit les poèmes de Sappho en tenant compte à la fois du texte, mais aussi de son illisibilité partielle. Les 2700 ans qui nous séparent de la poétesse ont eux aussi laissé leurs marques, troué les papyrus et annulé l'encre. Il en résulte des poèmes interrompus, hantés de blancs et de crochets. La traductrice affirme l'embarras et le mutisme de la relation qu'elle crée avec les originaux, et plutôt que de traduire les poèmes comme des textes disponibles, elle en donne à lire l'effacement : fragments d'écriture sur une page à nouveau blanche. Carson ne transporte donc pas, elle ne rend pas présent le texte grec pour les lectrices ou lecteurs anglophones. Elle traduit Sappho en inventant, pour elle et pour nous, une relation d'indisponibilité historique et linguistique.

Le fragment 105 A me semble formuler réflexivement ce projet, comme si Sappho avait anachroniquement envoyé — une bouteille jetée dans un océan de 27 siècles — le projet d'écriture à sa future traductrice :

105A

οἷον τὸ γλυκύμαλον ἐρεύθεται ἄκρῳ ἐπ' ὕδατι,
ἄκρον ἐπ' ἀκροτάτῳ, λελάθοντο δὲ μαλοδρόπῃες·
οὐ μὲν ἐγλελάθοντ', ἀλλ' οὐκ ἐδύναντ' ἐπίκεισθαι

105A

as the sweetapple reddens on a high branch
high on the highest branch and the applepickers forgot—
no, not forgot: were unable to reach

5

⁴ Walter Benjamin, « La boîte de lecture » in *Sens unique* précédé d'*Enfance berlinoise* et suivi de *Paysages urbains*, trad. Jean Lacoste, Maurice Nadeau, Paris, 1978.

⁵ Anne Carson, *If not, Winter. Fragments of Sappho*, Vintage Books, New York, 2002.

Le chancellement a lieu sur l'enjambement des deux derniers vers qui correspond aussi au moment le plus traduisant du poème :

forgot —
no, not forgot: were unable to reach

Un mot (« forgot »), un tiret, un saut ou un enjambement, un adverbe de négation (« no »), le mot rétracté (« not forgot »), le double point ouvrant sur une nouvelle écriture (« : were unable to reach »). Si j'avais à imaginer une forme poétique et grammaticale pour la pratique de la traduction, ce serait peut-être celle-ci : écrire un mot (par exemple « forgot »), hésiter, chanceler et enjambrer (« – »), contester (« no »), rétracter (« not forgot »), écrire encore et autrement (« : were unable to reach »). Mais ce processus ne laisse rien indemne, ni la langue ni la pomme. Entre le regard étonné du début (comment est-il possible d'oublier là-haut une si douce pomme) et le regard expliquant (ah, c'est tout simple, les cueilleuses n'auront pas pu l'atteindre), aucun témoin ne peut trancher. Comme pour chaque traduction, aucun surplomb, mais une vue d'en bas d'où personne ne peut attester de la vérité d'un mot (ici « forgot », « oublièrent ») par rapport à l'autre (« were unable », « échouèrent »). En revanche, la relation entre les mots est exhibée par le tiret et l'enjambement et elle transforme à la fois mon regard et la pomme elle-même. De pomme oubliée, délaissée, du regard étonné, on passe à la pomme échappée, insaisissable, et au regard gourmand, désireux ou simplement émerveillé. Passant d'un mot à l'autre, traduisant l'un par l'autre, le poème opère une transformation discrète de ce petit monde. Celui-ci bénéficie désormais d'un *reste* : pour le 'je', il y a une pomme et, pour nous, il y a un poème.

J'aimerais encore faire un pas. Car s'il y a un lien entre la pomme et le poème traduisant, c'est certes en raison du moment traductif dans le texte (« forgot –/ no, not forgot: were unable to reach »), mais aussi, ne l'oublions pas, parce que ce poème est lui-même une traduction du poème grec de Sappho. Or, je ne parle et ne comprends pas le grec. Moi aussi, comme les cueilleuses, je vois le poème sans pouvoir l'atteindre et moi aussi, je voudrais le saisir. Mais grâce à la traduction, mon ignorance du grec n'est pas *rien*, n'est pas « oublié » (« no, not forgot »). Elle m'est rappelée par la traduction, et comme pour les cueilleuses, elle est l'expérience d'un « ça m'échappe », d'un reste de la langue dont l'indisponibilité réjouit mon appétit. Grâce à la traduction, l'autre langue est là en tant qu'elle se soustrait à moi, comme le sont ces autres chancellements que nous avons vus, la *table* d'Arendt, mes 'gongs', ma bergamote ou mes *leaves* et rallonges forestières.

Et n'allons surtout pas croire que cette expérience est celle d'une frustration. Somme toute, une pomme inatteignable est un solde rendu aux oiseaux, et la condition des arbres à venir. Une pomme inatteignable est la promesse d'un pommier. Et une langue illisible est la promesse d'une traduction.

5. Traduire pour relier ?

Permettez-moi de conclure en reprenant deux points importants.

Premièrement, j'aimerais lancer un *plaidoyer pour l'attention*. J'ai insisté au départ sur ce fait simple, mais capital que la traduction a toujours trois dimensions : elle est à la fois une pratique, un résultat et

une relation (le « contraire d'une langue »). On peut bien sûr retrancher l'une ou l'autre de ces dimensions, mais c'est alors *aliéner* la traduction. C'est en la considérant ainsi qu'on la rend potentiellement violente et qu'on peut la mettre au service de projets d'effacement et d'appropriations. La rencontre en présence d'une traducteurice entre Bodiul et Ceausescu est drôle et terrible pour cela : elle retranche de la traduction, en les rendant inutiles, les dimensions de la pratique et le résultat ; et elle monte en épingle la relation au point d'en faire une frontière fallacieusement tracée à des fins politiques d'identité nationale. C'est aussi sur le plan d'une conception aliénée de la traduction que se basent les débats sur la traduction générée par l'IA. Ici aussi, la traduction est retranchée de ses dimensions. Seul demeure le 'résultat' qui n'est précédé d'aucune pratique traductive (substituée par la combinatoire et la probabilité) et ne constitue pas non plus de relation (la traduction remplace simplement un original). La relation traductive, qui se caractérise par un « contraire d'une langue », inqualifiable, chancellement, échappe nécessairement à la machine. Celle-ci peut combiner et aligner des signes, elle ne peut pas les soustraire : jamais elle n'entendra la montagne dans « bergamote », jamais elle ne verra les feuilles d'une rallonge, jamais son corps ne sera stupéfait des nuances de « Gong » et de « gong ». La traduction retranchée de sa pratique et de sa relation est entièrement tournée vers un objectif de *remplacement* : une combinaison de signes dans une langue remplace une combinaison de signes dans une autre. Mais le remplacement est l'inverse d'une relation. Sur ce point, l'IA provoque notre propre rapport à la traduction. Car nous aussi, nous lisons souvent les traductions comme si elles remplaçaient un original, une langue ou une culture. Nous avons appris à le faire. Nous aussi nous oublions vite la relation au profit du résultat, ignorons le chancellement et les pommes restées sur la branche. Travailler notre attention à ce qui se soustrait à notre langue, chanceler et apprendre encore par la traduction à parler et à écrire me semblent être, pour nous traducteurices, les grands défis didactique, poétique et politique d'aujourd'hui.

Et une dernière remarque : jamais plus qu'aujourd'hui la relation traductive me semble plus urgente. Elle est fragile, car elle contrarie les idéaux de compétence et d'efficacité qui caractérisent notre époque. C'est bien à cette fragilité précieuse que répond avec arrogance l'IA. Mais c'est aussi la relation, comme le donne à penser Arendt, qui maintient et fait travailler la pluralité, c'est elle qui résiste au monolinguisme béat et totalitaire. Et elle n'y résiste pas qu'en faisant circuler les textes. Elle le fait *surtout* en étant cette forme unique de relation qui, contraire d'une langue et pourtant texte, rebelle donc à son propre médium, ne s'approprie pas le tout de ce qu'elle relie. La traduction est l'art de ne pas tout cueillir et de se laisser affecter, sans l'oublier, par ce qu'elle laisse.

Je termine par une nouvelle anecdote. L'année dernière, mon fils Yoan et moi avons ramassé quelques glands d'un beau chêne près de chez nous. Nous les avons fait germer et les plants attendent aujourd'hui d'être mis en terre. Nous avons en revanche cueilli qu'une ou deux des pommes à chair rose du pommier d'à côté. J'aime à penser maintenant, après avoir écrit ce texte et lu Sappho et Carson, que nous avons ramassé un peu et beaucoup laissé par — traduction ; ne pas tout consommer, lâcher prise, mais ne pas oublier non plus ; chanceler, apprendre et relier. Et surtout nous réjouissons du retour en forêt demain, pour

Arno Renken

voir ensemble, où en sont maintenant les taillis, les rallonges de table, et qui sait, s'il s'y annonce, un futur verger.

Arno Renken